

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 81

Artikel: L'industrie des fleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

L'industrie des fleurs

Été, saison charmante des fleurs ! Les appréciations nous assez dans nos campagnes, dans nos petites villes, où nous pouvons les cueillir pour ainsi dire à chaque pas ? Il faut aller à Paris pour savoir ce que valent les fleurs, jusqu'où est poussée l'industrie gracieuse des fleurs !

Il se vend à Paris, dans le courant d'une année, une moyenne de 15 millions de fleurs cultivées en banlieue et provenant surtout des départements du Midi. Les Halles centrales reçoivent annuellement pour 9 millions de francs de fleurs coupées. On compte environ 30 millions de roses, 72 millions d'œillets, 6 millions de bouquets de violettes, des masses de 6 mimosas et fleurs de toutes sortes. On a vendu l'année dernière aux Halles pour 1.500.000 francs de roses, 2.300.000 francs d'œillets, 500.000 de violettes et 300.000 francs de mimosas, etc. M. de Faville donne ces chiffres dans une intéressante chronique des *Débats* et ajoute :

Comme les plantes ont une durée de floraison très limitée, le marché de Paris se trouverait rapidement démuné si l'ingéniosité des horticulteurs n'avait trouvé différents moyens de produire à contre-saison des fleurs coupées et des plantes fleuries. Ils ont recours à diverses méthodes. Le premier moyen, c'est le forçage calorifique, soit le chauffage de boutures sous châssis ou dans des serres, ce qui permet d'avoir des fleurs dès la fin de l'hiver. Il en est un autre très curieux et qui est tout récemment utilisé. Il consiste à soumettre les plantes et les boutures à la chloroformisation ou à l'éthérification. On répand autour des plantes,

soit une cloche ou dans une caisse, des vapeurs d'éther ou de chloroforme. Sous l'influence de ces vapeurs, les végétaux subissent une modification singulière ; il leur eût fallu des mois pour donner des feuilles et des fleurs ; au contraire, après l'opération, ils deviennent aptes à subir le forçage calorifique et à fournir des produits dans un délai très court.

Mais le procédé le plus répandu aujourd'hui consiste à placer les bulbes ou les plantes dans une chambre frigorifique. Le régime au froid hâte la floraison, ce qui semble paradoxal. C'est que, comme pour la chloroformisation, on arrête ainsi toute manifestation de la vie végétale, on oblige le végétal à se reposer et on le prépare par la stabilisation à reprendre ensuite, à sa sortie du froid, une activité spéciale. Le séjour dans la chambre frigorifique détermine un retard qui peut dépasser plusieurs mois et permet la floraison à l'époque qui a été choisie d'avance.

C'est ainsi, par exemple, que l'on oblige les mugnets à ne fleurir qu'en décembre ou en janvier. Les griffes de mugnet sont mises en emmagasinage frigorifique et ensuite soumises à la chaleur des serres. A Hambourg, le commerce de ces mugnets se chiffre annuellement par plusieurs millions de francs ; de même à Berlin, Dresde, etc., où l'on a établi de puissantes installations frigorifiques. On y pousse le froid jusqu'à 3 et 5 degrés au-dessous de zéro, sans geler les plantes. On expédie ensuite des milliers de caisses renfermant chacune 2,500 à 3,000 griffes de mugnet. La France est tributaire de l'étranger pour cette application du froid.

On a installé en Angleterre des établissements considérables affectés au traitement

par le froid de nombreuses plantes d'espèces variées. Il existe une section japonaise qui reçoit les bulbes de lis, une section allemande qui reçoit les griffes de mugnet, une section hollandaise consacrée aux azalées et arbustes, une section anglaise pour toutes les plantes du pays. C'est dans ces entrepôts que l'on va puiser, à certaines époques, de grandes variétés de lis, d'hortensias, de roses, etc. Chaque plante réclame des soins particuliers, une température déterminée et une atmosphère plus ou moins humide. Ainsi, les azalées réclament de l'air relativement humide et on le leur fournit en plaçant dans les chambres des bâches mouillées ou encore des morceaux de glace dont la fusion lente à 2 degrés produit aisément une évaporation suffisante.

On essaye en ce moment, non sans succès, de reproduire la flore des glaciers. Ces plantes se développent sur une très faible couche de terre arable. Le sol réchauffé dans le jour par le soleil n'est dégelé qu'à une faible profondeur. On imite assez facilement les conditions dans lesquelles prospèrent ces plantes délicates en recouvrant simplement des plaques refroidies et enduites d'une petite épaisseur de glace d'une faible épaisseur de terre végétale. Les racines rampent, pour ainsi dire, sur la glace fondante comme aux sommets des montagnes.

Or, non seulement les installations frigorifiques servent à préparer les plantes qui doivent fleurir à des époques choisies, mais on les utilise à la conservation même des fleurs. Dans une simple glacière, M. Mercier, professeur d'horticulture dans la Côte-d'Or, a conservé pendant quarante jours toutes les fleurs de notre pays, et plus particulièrement des boutons et des fleurs d'o-

— D'ailleurs, ajouta l'autre, personne ne te donnera tort. On sait bien que tu es pauvre et qu'avec ton père aveugle qu'il te faut soigner, tu ne peux pas encore prendre la charge de ce petit.

Elle désignait l'enfant.

— On dit qu'ils sont très bien à l'hospice, reprit la première. Et puis quoi, après tout, ta sœur ne t'aimait pas tant et ne se conduisait pas si bien pour que tu t'embarasses de son marmot. Place-le et ne te fais pas de bile. A quoi ça sert de se faire de la bile ? Vrai, il vaut mieux ne faire ni une ni deux et, de ce pas, porter l'enfant à l'assistance.

La passeuse, en approchant sa barque autour de laquelle l'eau clapotait, interrompit les commères, et toutes deux se séparèrent alors de celle à qui elles s'adressaient.

— Allons, Jeannie, au revoir et bonne chance ! dit l'une.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

 **JEANNIE** 
par Jean Barancy

I

L'automne commençait, un bel automne clair et tiède, mais déjà cependant l'herbe jaunissait à l'orée des bois, et les feuilles rouillées, se détachant des chênes et des hêtres, tombaient comme de grands papillons aux ailes lasses. Un peu de mélancolie flottait dans l'air avec le brouillard léger de ce matin d'octobre ; puis, tout à coup, voici que le brouillard se déchira comme un voile et que le soleil se montrant, toute chose s'illumina comme aux jours rayonnants de l'été, là surtout, au bord de la rivière bordée de prairies où des bœufs commençaient à pai-

tre, et où des canards, sortant de l'eau, lissaient leurs plumes mouillées. Le ciel, qui n'avait plus son azur éclatant et immuable des jours chauds, le ciel d'un joli gris bleuté d'une douceur exquise, semblait envelopper toute la campagne de sa clarté d'opale, et la petite rivière, miroitante et changeante, scintillait entre la tombée des branches d'aunies qui l'enserrait, comme si elle eût roulé des paillettes dorées.

Soudain, le silence de ce coin rustique, un peu éloigné du village, fut troublé par un appel lancé à la passeuse, de l'autre côté de la rivière, et trois paysannes apparurent au détour d'une sente, continuant la conversation commencée, une seconde interrompue.

— Va, suis notre conseil, ma pauvre fille, disait l'une, à demi tournée vers celle qui marchait derrière elle, portant un petit enfant dans ses bras.